

**Octobre 2003**

*Contes et comptes du prof Lauzon*

## **MON ENFER À MOI , C'EST MICHEL CHARTRAND**

par Léo-Paul Lauzon

### **Mise en garde au lecteur**

Comme beaucoup de gens qui vont lire ce récit vraiment troublant sont, du moins, je le postule, des sympathisants de Michel Chartrand, je tiens à les prévenir que ce mélodrame contiendra des scènes de violence verbale et physique terribles. Celles et ceux qui tiennent à tout prix à conserver leur image angélique de Michel Chartrand, à nier les faits factuels et à occulter la vraie vérité, auraient intérêt à ne pas lire mon exposé. Pour les courageux qui sont continuellement en quête de la vérité absolue avec un grand «V» et qui liront cet article malgré mes avertissements, je demanderais à leurs enfants de les accompagner dans cette dure épreuve et dans cette quête de la victoire du bien sur le mal. Comme je m'attends à des réactions pathologiques de toutes sortes, j'implore le lecteur à consulter et à demander de l'aide car il ne pourra pas s'en sortir seul. Croyez-moi, je suis aussi passé par là et mes diverses thérapies se poursuivent encore aujourd'hui. Mais, rassurez-vous, ça va beaucoup mieux, non seulement pour moi, mais aussi pour ma mère Alice, ma fille Martine et ma soeur Francine qui ont été, les pauvres, entraînées malgré elles dans ma dérive existentielle à cause du dit personnage qui fait l'objet de mon récit. Pour celles et ceux qui auront de graves problèmes de comportement après avoir lu mon histoire, sachez bien que j'ai une police d'assurance qui me dégage de toute responsabilité. Par contre, mes thérapeutes Pancho et Igor me disent de vous dire qu'ils sont disposés à vous faire un bon «bargain» et à vous octroyer des points Air Miles si vous faites appel à leurs précieux services.

### **Une histoire vraie**

L'idée de raconter le plus triste drame humain qu'il m'ait été d'être témoin dans la vie, c'est-à-dire le mien, fait partie intégrante de ma réhabilitation. Comme je suis un introverti de nature, ma famille et mes thérapeutes m'ont enjoint de m'extérioriser et de me délivrer de ce «moton», de ce secret que j'ai toujours gardé en moi. L'histoire que je vais vous raconter ne découle pas du fruit de mon imagination. Je jure sur ma tête de dire toute la vérité, rien que la vérité et seulement la vérité. Ce que je vais vous dire n'a jamais été rapporté dans les nombreux reportages médiatiques consacrés à Michel Chartrand et surtout pas dans la série télévisuelle qui a été réalisée sur la vie de Simone et Michel par son fils Alain. On sait bien, demander à son fils de concevoir une télésérie sur la vie de son père est aussi objectif que de demander à ma bonne vieille mère d'en réaliser une sur moi. Mais moi, je ne suis pas son fils, Dieu merci, et je vais faire enfin éclater la vérité au grand jour.

Comme dans tout bon roman savon, il y aura dans mon «oeuvre» deux personnages, l'un incarnant le bien et l'autre, le mal, malgré ses allures de bon diable. Mais, contrairement aux télérromans, ici rien n'est fictif et implique de vrais personnages. En toute humilité, je crois que le lecteur verra la similitude béante entre mon histoire, et les individus impliqués, avec celle d'Aurore l'enfant martyre et de sa marâtre. Un livre ou un film sur cette triste partie bien précise de ma vie serait de mise et dépasserait largement en terme d'horreur les histoires déprimantes et scabreuses d'Aurore et de sa mécréante ou de Donalda avec son Séraphin. On pourrait l'intituler: «Léo, un homme et sa Souffrance», sous-entendu, bien évidemment, Michel Chartrand pour sa «Souffrance».

### **Il était une fois**

Le tout a commencé par une «blind date» il y a de ça une quinzaine d'années, dans un restaurant de la rue St-Denis, dont le nom m'échappe et dont ma mémoire veut effacer toute trace de ce qui

m'a fait tant de mal dans la vie, lorsque Ronald Asselin, alors président du syndicat des employés de magasins et de bureaux de la Société des alcools du Québec (SAQ), m'a présenté, de bonne foi, Michel Chartrand. Soit dit en passant, il y a longtemps que j'ai tout pardonné à Ronald Asselin même si je lui en ai longtemps voulu.

Ce fut pour moi le commencement de ma descente aux enfers. Ce fut un repas formidable, Michel étant très attentionné à mon endroit et n'avait de cesse de m'affubler de nombreuses qualités (que je possède vraiment, soit dit en passant) et que seule ma mère m'avait dite dans le passé. Sachant très bien que je n'avais jamais sacré de ma vie et que j'avais horreur des jurons, il en a alors échappé aucun durant le repas. Aussi, jamais il a «pompé», c'est-à-dire élevé la voix et surtout, il n'a pas raconté d'histoires cochonnes, ce que je n'aurais en aucun temps toléré.

Puis, à la fin du repas, il m'a demandé poliment de me revoir et n'a pas insisté pour me raccompagner chez moi. Par après, il m'a présenté des gens vraiment intéressants comme les poètes et chansonniers Raymond Lévesque et Gilles Vigneault, le comédien Luc Picard, l'écrivaine Hélène Pelletier-Baillargeon, l'ex-président du défunt Parti de la démocratie socialiste Paul Rose, le docteur Roch Banville, le fondateur de l'*Aut'Journal* Pierre Dubuc, et de nombreux syndicalistes. Il m'a offert en cadeau une belle sculpture de Bétournay, on a été ensemble, avec nos conjointes d'alors, en France et à Cuba où il me parlait abondamment de poésie, de peinture, d'histoire, de syndicalisme, de politique et combien d'autres sujets intéressants. Il m'a fait découvrir de bons vins et m'a initié à des mets comme de la cervelle, des trippes, du boudin et d'excellents fromages. On a aussi souvent donné ensemble des conférences un peu partout au Québec et je m'effaçais alors pour ne pas lui porter ombrage. J'étais en quelque sorte son «straight man».

Je filais alors le parfait bonheur et il était en tout temps prévenant à mon endroit. Au restaurant, il tirait ma chaise, au cinéma il m'ouvrait la porte, c'est toujours à moi qu'il demandait de goûter le vin, il était d'une politesse inouïe avec ma mère, ma fille et ma soeur, il me demandait souvent mon opinion sur tout et il me prêtait ses vieilles découpures d'articles de journaux. Avec lui, j'étais enfin quelqu'un, je me sentais un vrai «homme». On formait un vrai beau petit couple d'amis inséparables.

## **Il était l'autre fois**

Mon bonheur total avec Michel Chartrand dura environ six mois. Puis, sans crier gare et de façon malicieuse, je dirais même pernicieuse, sa vraie personnalité est alors apparue. Alors que jamais auparavant il avait fait allusion à mes origines modestes de pauvre bougre du faubourg à mélasse, il y est parvenu de manière détournée en me parlant abondamment d'Outremont, d'où il venait comme par hasard. Pour étaler au grand jour sa culture, il se mit alors à me parler souvent en latin. Il avait alors beau jeu, puisque je suis totalement ignorant de cette langue. Il en beurrerait alors épais et jouait au gros même si son latin sonnait souvent «joyal». Un latin très approximatif que je vous dis.

Puis, il se mit à me crier des noms comme «crisse de comptable», «ostie d'universitaire», «maudit pouilleux» (même si je n'ai plus un crisse de cheveux), de faiseur et de crosseur, même si je ne me suis jamais adonné de ma sainte vie à ce futile exercice. Lorsque je ne comprenais rien à ce qu'il me disait, pour la bonne raison qu'il n'y avait simplement rien à comprendre, il me disait alors: «crisse, je vais te faire un deux colonnes pour que tu comprennes». Comme vous avez pu le remarquer, il s'est mis à sacrer de plus en plus, non seulement devant moi mais aussi devant ma fille et ma soeur. Il s'est même mis à appeler constamment ma fille «ineffable garce» et il lui a dit, un jour: «Ah Martine, si seulement j'avais vingt ans de moins». Ce à quoi ma fille lui a poliment répondu: «Non Mimi, quarante ans de moins». Faut dire qu'à ce moment, il avait quatre-vingt cinq ans et ma fille Bébélou vingt-cinq. C'est à partir de ce moment que j'ai dû expliquer à ma petite fille certaines choses de la vie!

Puis, comme si ce n'était pas assez, il se mit à me raconter des histoires vraiment cochonnes; mes oreilles en frisaient. D'autres, comme madame Pelletier-Baillargeon, avaient alors droit à des histoires de curés et de scouts de sa part. Mais moi, je devais me farcir les histoires intégralement cochonnes, du début à la fin. Ah, j'allais oublier, quand je n'étais pas d'accord avec lui ou que je n'exécutais pas sur le champ ses ordres, il s'est mis à me fermer la ligne au nez. Voyez-vous, ce qui était au début de notre relation amicale que de gentilles suggestions et d'aimables propositions se sont vite transformées en commandements à exécuter sans droit de réplique. Souvent, je pleurais seul dans mon coin et je pensais aux bons moments que nous avions passé ensemble. J'avais littéralement perdu confiance en moi. Crier et sacrer après moi, me traiter de comptable et de MBA (pour maudit baveux classe A), me fermer cavalièrement la ligne au nez, me menacer en termes à peine voilés comme me dire «Léo, chu encore capable de lever mon pied à la hauteur d'un cul», étaient devenues la norme à mon endroit. Sans compter les fois qu'il m'a minimisé et ostraciser en public. Comme si ce n'était pas assez, même sa conjointe Colette Legendre s'en est souvent prise à moi et même son ami très têteux, pas seulement sur les bords, Alain Proulx, président de la Fédération des syndicats du secteur aluminium inc. (FSSA).

Celles et ceux qui me connaissent savent très bien que je ne méritais pas ce traitement injuste et méchant. Et si celles et ceux qui n'ont jamais eu l'immense plaisir de me connaître, me rencontraient, ils se diraient alors: «comment est-ce possible de seulement penser à élever la voix contre une personne si adorable, si charmante, si aimable et possédant beaucoup d'autres belles qualités humaines?»

Dire qu'à plusieurs reprises j'ai annulé de nombreux rendez-vous avec de vraies belles filles intéressantes juste pour le voir. Combien de fois aussi lui ai-je présenté les tantes et les mères de mes copines? Et combien de fois également ma soeur et moi l'avons laissé gagner aux cartes, entre autres au jeu du 500? C'est sans compter les fois que je l'ai aidé «patiemment» à faire un jeu de «patience». Tout ça pour rien. Pas l'avoir connu, je serais peut-être aujourd'hui P.D.G. d'une grande entreprise ou à tout le moins P.D. et je me serais probablement remarié et aujourd'hui je serais heureux en ménage dans mon beau p'tit split-level d'amour à Duvernay. Le bel avenir que j'avais devant moi est maintenant derrière moi. Une histoire triste à mourir, je vous l'avais bien dit. Tous ses sacrifices et ses renoncements que j'ai fait juste pour lui. J'ai vraiment essayé fort de le changer pour le mieux, mais en vain. Y'a rien à faire avec lui, je vous le dis. Si seulement il m'avait écouté plus souvent, il aurait pu avoir une très belle carrière professionnelle comme en relations publiques, en consultation ou même en comptabilité. Mais non, avec sa maudite tête de cochon, il a tout gâché. Dire que j'étais même prêt à l'encadrer et à le prendre en main.

## **La fin**

Moi qui n'avais jamais sacrer et raconter d'histoires cochonnes de ma vie et qui avais un caractère en or (golden character) avant de le connaître, je me suis mis à sacrer, à conter des jokes cochonnes, à crier des noms au monde, à fermer la ligne au nez aux gens, à être grincheux, grognon et bougon, etc. Il en est de même pour ma mère, ma fille et ma soeur car comme c'est contagieux, il a contaminé toute ma belle petite famille. Souvent, mes amis de longue date me répètent: «Léo, je t'en prie, redeviens le petit garçon charmant et sympathique que tu étais avant».

Depuis, je ne suis plus le même homme. Je suis aujourd'hui un homme dévasté et ravagé qui est en thérapie depuis six ans, huit mois et cinquante-deux jours. Mes thérapeutes Pancho et Igor n'ont de cesse de me répéter de surveiller ma fréquentation et de mettre fin à ma relation. Mais, que voulez-vous que je vous dise, je l'aime malgré tout le mal qu'il m'a fait. Il en est aussi de même pour ma mère, ma fille et ma soeur. Comme le disait si bien Léo Ferré, je ne sais plus trop dans quelle chanson: «C'est une sorte de mal qui nous fait du bien». On l'aime beaucoup, allez donc savoir pourquoi!

Puis-je vous demander une petite faveur avant de vous quitter? Auriez-vous la grandeur d'âme de faire griller un lampion une fois de temps en temps, préférablement de format king size en couleur, pour moi et ma famille? Et pour celles et ceux qui en ont les moyens, faites donc brûler le «rack» au complet, on en a vraiment de besoin. Sur ce, je vous quitte, je m'en vais essuyer mes larmes et me confier à ma mère pour qui je suis toujours demeuré son fils unique préféré. Oh, oh, un instant les amis, j'entends sacrer et crier après moi à la porte. Mais quelle belle surprise! C'est ma vieille crotte d'amour à Mimi qui vient me rendre une petite visite inopinée. Sortons au plus crisse la bouteille de rhum Havana Club et les cigares cubains. Il me semble dangereusement en forme. Comme le chantait si bien dans le temps les Baronets: «Ça recommence, coïn, coïn, coïn, coïn, ça recommence!».